

JEAN ECHENOZ

BRISTOL

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

JEAN ECHENOZ

BRISTOL



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 2025 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour l'édition papier

© 2025 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour la présente édition électronique

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN 9782707355935

Bristol vient de sortir de son immeuble quand le corps d'un homme nu, tombé de haut, s'écrase à huit mètres de lui. Bristol n'y prête pas attention et se dirige vivement vers la Seine. C'est un premier matin d'automne, très tôt pour lui, trop frais pour la saison, neuf heures dix et six degrés Celsius.

L'indifférence apparente de Bristol peut s'expliquer par ses pensées qui l'absorbent au point de rétrécir son champ visuel périphérique : mettons qu'il n'ait rien vu. Rien entendu non plus, le bruit de cet impact n'étant pas plus distinct que celui d'un sac de ciment chu d'un échafaudage, couvert par la rumeur du trafic sur le quai, trop étouffé pour qu'on s'en alerte si l'on est un tant soit peu distrait. Il n'y a personne dans la rue des Eaux, souvent déserte en début de journée, seuls deux grands oiseaux blancs la survolent qui viennent de remonter le cours du fleuve depuis son embouchure au Havre, sans doute trop fatigués par ce parcours ou trop intéressés par la vue aérienne de Paris pour s'occuper des faits divers. Celui-ci n'est pourtant pas si mal, ce n'est pas tous les jours qu'un homme dévêtu dégringole d'un étage élevé.

Ce matin, Robert Bristol s'est nourri des mêmes aliments que la veille, l'avant-veille, toutes les avant-veilles et tous les surlendemain. Aux toilettes, il a lu deux ou trois pages d'un vieil ouvrage de genre intitulé *Par ici les embrouilles !* dont l'intrigue déjà confuse, à ce rythme de lecture fragmenté, lui paraît de plus en plus opaque. S'est douché, rasé toujours dans le même ordre, en commençant par la joue gauche dans le sens du poil pour finir sous le menton en sens inverse, après un passage grimaçant derrière les maxillaires où c'est moins accessible et qu'on ne voit pas bien dans le miroir. Et maintenant, prends tes médicaments.

Guidé par son humeur, les choses à faire et le temps qu'il fait, Bristol s'est ensuite habillé – costume bleu nuit, manteau gris fer – puis il est sorti de chez lui, préférant l'escalier à l'ascenseur caractériel pour descendre les quatre étages qui séparent son logement de la terre ferme.

Au troisième, une porte s'est entrouverte sur le corps de Michèle Severinsen, corps majestueux d'ancienne actrice contenu dans un peignoir à motifs de lilas, corps président du syndicat de copropriétaires. Regard vert, lèvres pourpres, grande chevelure neigeuse et buste annapurnien, réseau de veinules bleues serpentine au dos des mains. Michèle Severinsen a entrepris Bristol sur ce vieil ascenseur à claire-voie qu'il faudrait remplacer un jour et

qui, justement, passe alors très lentement vers les hauteurs. À travers ses grilles se distingue une silhouette d'homme de dos coiffé d'un chapeau, modèle fédora à bord large, plume coincée sous le ruban. On ne prend pas garde à la silhouette, on parle, c'est surtout Michèle Severinsen qui parle pendant près de dix minutes, largement le temps pour cet homme chapeauté d'atteindre le cinquième étage, entrer dans un appartement pour s'y déshabiller puis s'y défenestrer.

Si Bristol se prête volontiers aux propos tourbillonnaires de Severinsen, sans doute est-ce qu'il la trouve distrayante, pourquoi pas séduisante malgré son âge qui n'est pas loin du sien – son prénom dit assez qu'il n'est pas un jeune homme, on n'appelle plus personne Robert depuis longtemps. Peut-être désirable, bavarde assurément : ce sont maintenant l'usure du tapis d'escalier, les nouvelles boîtes aux lettres à prévoir et le caractère abrupt de la gardienne qu'évoque Michèle Severinsen à jet continu. Sous cette averse, Bristol émet des avis brefs autant qu'inefficaces comme on essaie d'ouvrir un parapluie rétif, avant de mettre un terme à ce monologue comme on arrache un sparadrap : d'un seul coup vif, c'est mieux. Il a descendu trois étages et traversé le hall, puis il fait un peu froid dans la rue des Eaux.

Il n'a pas fait cent mètres vers la Seine qu'il entend un cri derrière lui. Reconnaisant le timbre aigu de la gardienne, Bristol ne s'en émeut pas plus que les grands oiseaux blancs qui virent maintenant de bord vers l'Étoile. Cet éclat de voix doit être dû à quelque incident domestique, poubelles de travers ou vélo mal rangé. Il faut que ce cri se renouvelle et soit rejoint par d'autres pour que Bristol s'arrête et se retourne : frissonnant auprès de la gardienne, quatre ou cinq résidents de l'immeuble sont regroupés autour d'un homme au sol.

Corpulent, peau laiteuse et piquetée de roux, cheveux blond vénitien clairsemés, l'homme au sol repose à plat ventre avec ses bras et jambes en croix. On dirait, échoué à marée basse, un gros et vieux poisson doté de quatre membres suggérant les points cardinaux. Les résidents le regardent et se consultent, hochant et chuchotant, l'un cherche un téléphone dans sa poche de peignoir pour composer le 18. Survient Michèle Severinsen hors d'haleine qui s'agenouille près du corps, gémit en se tordant les mains comme une suivante assiste au suicide de sa reine, emploi qu'elle incarna jadis dans la scène 7 d'un acte V. Ses avant-bras s'élèvent et se déploient par amples mouvements sémaphoriques qui évoquent les films documentaires de

croissance végétale en accéléré, il apparaît à Bristol que Severinsen en fait trop.

Robert Bristol n'est pourtant pas un homme inactif. En d'autres circonstances il serait le premier à se porter volontaire pour les premiers secours, bouche-à-bouche, transfusion sanguine et don d'organe éventuellement. Or pour ce mort il n'y a plus rien à faire que le voir et Bristol a déjà vu pas mal de morts dans pas mal de films, dont ceux qu'il a tournés. Puis on ne peut pas s'éterniser, du travail l'attend au bureau avant son rendez-vous place du Trocadéro, suivi d'un train à prendre cet après-midi. Il lève les yeux vers la façade de l'immeuble où des fenêtres se sont ouvertes : bien cadrés dans leurs embrasures, trois locataires observent le drame en exhalant des phylactères de buée. En professionnel de l'image, Bristol note mentalement ce plan, idée de contre-plongée qui peut toujours servir avant de quitter la rue des Eaux, traverser le quai, franchir le fleuve par le pont de Bir-Hakeim après quoi c'est vingt minutes à pied.

C'est dans le quartier de Grenelle, derrière l'ancien Kinopanorama, rue de Pondichéry côté pair. La fenêtre du bureau donne sur cette voie à sens unique et plutôt calme. Légers roulements de chariots livrant une supérette, bribes de conversation montant vers les étages en balles perdues, passage intermittent d'un scooter. Froissement feutré, frileux, fragile de la pluie quand elle tombe, piétinements de pigeons en transit sur la barre d'appui – souvent ces animaux roucoulent et c'est exaspérant, parfois même ils s'accouplent et c'est inacceptable. Calme apaisant quoique oppressant lorsque votre humeur pèse et qu'au lieu de l'alléger par effet de contraste, ces bruits parasites l'alourdissent un peu plus comme un filigrane épaisit le papier-monnaie.

Le bureau. Posé sur le manteau de la cheminée, un petit rectangle métallique orné de chevrons noirs et blancs, sur lequel s'articule une règle, porte le nom gravé de Robert Bristol. Trois affiches de film aux murs. Deux rayonnages pour cinquante livres. Un grand sous-verre protège des documents divers, coupures de presse, caricatures, souvenirs de tournage au

Liberia, portrait dédié de John Waters. Et coincées dans le cadre du miroir surplombant la cheminée, quelques photographies nous regardent : actrices anglo-saxonnes connues de nous tous ou françaises de Bristol seul – Audrey Pujol, Nadia Saint-Clair, d'autres.

La table de travail. Carnets, classeurs, chemises et fiches dans un boîtier derrière l'ordinateur, près du pot à crayons. Versos de factures et dos d'enveloppes ou revers d'ordonnances chargés de notes soulignées ou barrées. Une loupe, un smartphone, un cendrier, une paire de lunettes noires et, sous la lampe, ouvert à plat ventre sur les pages 208-209, un roman de Marjorie des Marais intitulé *Nos cœurs au purgatoire* attend que Bristol achève de l'adapter.

Ce doit être un film d'aventures, mais à petits moyens : casting sans vedettes onéreuses, équipe technique réduite et financement serré. À ce point serré qu'une bonne part de l'action se passant en Afrique australe, la production suggère qu'on procède en studio pour les scènes exotiques plutôt qu'aller coûteusement tourner là-bas. Or ce n'est pas du goût de Bristol qui souhaite filmer de vraies savanes et de vrais éléphants, des girafes matérielles et de concrets hippopotames et qui doit donc, ce matin, forger un budget alternatif propre à convaincre les comptables.

Au reste, la préproduction est bien avancée : rôles à peu près distribués, techniciens recrutés, fixeur prévu qui attend l'équipe sur place avec des interprètes, scénario dans le marbre à quelques répliques près. Même s'il faudra soumettre ces dialogues à Marjorie des Marais qui, forte de son audience internationale, est intraitable sur l'adaptation de ses œuvres. Cela devrait se résoudre vite comme, tout à l'heure au Trocadéro, l'accord de Nadia Saint-Clair pour le rôle de Chloé. Reste à trouver une assistante mais j'en fais mon affaire et, en attendant, réglons cette histoire de budget. Convoquons un tableau Excel, inventons puis alignons des chiffres. La tâche est longue et fastidieuse quand on n'est pas formé pour ça, elle requiert une concentration que la moindre distraction peut compromettre.

Ce qui ne manque pas de se produire. Alors que Bristol est sur le point d'aligner correctement ses colonnes, un personnage indésirable et silencieux vient d'entrer dans le bureau, derrière son dos. Après qu'il a procédé à une sommaire inspection des lieux, l'intrus s'immobilise et, comme hypnotisé, reste en arrêt devant deux femmes.

Juchées sur une éminence rocheuse et vêtues d'amples robes ceinturées, ces femmes considèrent un convoi qui passe en contrebas. Elles se tiennent droit. Le châle couvrant leurs épaules et le foulard qui enserre leur chevelure dénotent, avec leurs chaussons de feutre, quelque chose comme une variété de costume régional macédonien. L'une serre entre deux doigts une longue cigarette noire d'où s'élève un fil de fumée, l'autre tient par son anse un petit panier rond. Toutes deux semblent attentives au train de véhicules qui défile à leurs pieds, la fumeuse surveillant sévèrement son bon ordre, la porteuse de panier s'attendrissant sur son départ.

Car ce convoi s'éloigne en vue d'un long voyage. Il est formé de six chariots chargés de ballots bâchés sur chacun desquels on peut lire l'inscription *50 000 Sobranie Cigarettes*. Tenus sous bonne garde par des individus armés, moustachus, porteurs de blouses bouffantes et coiffés de bonnets velus, ces fourgons se dirigent vers des collines arides, pâles, d'un gris

moins soutenu que celui du ciel où, par-dessus quelques nuages effilés, se détachent en grosses lettres noires les mots *Balkan Sobranie Smoking Mixture*.

Juste au-dessus de cette mention saillent des extrémités de stylos feutre, stylos plume, stylos bille et surligneurs parmi lesquelles aussi le bouchon d'un tube de colle, un embout de cigarette électronique et deux poignées de ciseaux qui dépassent de ce pot à tabac, rapporté par Bristol d'un vieux week-end en Grèce et recyclé en pot à crayons. C'est à cet accessoire de bureau que le nouveau venu s'intéresse dans le détail, dressé sur ses six pattes équipées de coussinets adhésifs.

Cet intrus n'est en effet qu'une mouche de petite taille, insecte apparenté à la famille des drosophiles, genre holométabole et radiorésistant dont à ce jour on a répertorié pas moins de 1 579 espèces – et l'on est encore loin du compte – allant alphabétiquement de la *Drosophila abjecta* à la *Drosophila zottii*. En examinant de près celle qui vient d'arriver, une identification s'impose : son abdomen rubigineux, ses ailes opalescentes, ses gros yeux rouges et ses antennes en forme de peigne indiquent indiscutablement qu'elle relève de l'espèce *Drosophila impudica*, décrite en 1927 par le professeur Bogusław Duda, titulaire de la chaire de diptérologie à l'université de Wrocław et médaillé de l'Académie du Succès Polonais.

Nous ignorons en revanche par quels détours cet animal vient d'atterrir dans le bureau de Bristol. De tels sujets étant électivement prisés par les généticiens pour leurs recherches, il se peut que celui-ci soit échappé d'un laboratoire voisin : profitant de ce que les blouses blanches tournaient un instant le dos, il a dû vouloir jouir du peu de temps qui lui reste, son espérance de vie n'excédant guère celle d'un mois de février. Son format n'est pas très volumineux non plus : pesant un quart de centigramme et long de trois millimètres, le spécimen n'en attire pas moins l'attention de Bristol qui suspend aussitôt ses travaux.

Après avoir examiné le pot à crayons sous plusieurs angles, cet insecte va se jucher sur un Kleenex froissé depuis lequel, déployant sa voilure translucide, il s'envole vers la lampe, tournant autour de l'abat-jour avant d'entrer dans son orbe et se cogner désordonnément à ses parois, avec autant d'entrain qu'aux autos tamponneuses, puis d'aller se poser sur un reçu fiscal dont il relève le montant.

Il suffit de peu pour que Bristol se déconcentre et l'intrus, au fond, n'est pas sans intérêt. Il a l'air en vacances et prend son temps, va faire un tour ascensionnel vers les rayonnages où, passant d'un livre à l'autre dont il parcourt les titres, il s'attarde sur une monographie de Kurt Neumann. Cette

excursion supposant un effort, il redescend vers le pied de la lampe pour prendre un peu de repos mais bientôt, blessé par sa lumière trop vive, il va s'abriter à l'ombre des lunettes noires dont l'indice de protection lui paraît mieux approprié. Il s'y prélasse un moment, non moins détendu que sur une chaise longue sous parasol, à peine s'il ne lèverait pas une patte pour commander un daïquiri en déployant effrontément ses parties intimes – justifiant ainsi le nom savant que lui a donné, fin latiniste, le professeur Duda.

Bristol n'a pas quitté ce parcours des yeux cependant que des siens aux facettes innombrables, le diptère balaie toujours l'espace à 360°. Puis ayant récupéré quelques forces, il reprend son vol pour alunir sur le smartphone et c'est précisément alors, sous le probable effet d'un contact électromagnétique, que sonne cet appareil. Faisant fuir l'animal vers un avenir meilleur, Bristol se saisit du smartphone, le colle à son oreille et reconnaît la voix de Nadia Saint-Clair.

Vraiment désolée, Nadia Saint-Clair : belle-mère souffrante, livraison en retard, panne de baby-sitter ou fuite de gaz ou mal de dents, bref elle se voit contrainte d'annuler le rendez-vous. Ce qui ne nous arrange pas.

Cela ne fait pas du tout notre affaire car il était prévu que Robert Bristol retrouve Nadia Saint-Clair pour déjeuner dans une brasserie, place du Trocadéro. Bristol aurait tenté d'y convaincre Saint-Clair d'incarner le personnage de Chloé dans cette adaptation de *Nos cœurs au purgatoire* qu'il s'apprête à tourner, si tout va bien, dans le Sud-Est africain. Si tout va bien c'est-à-dire si les Sofica, banques et télévisions et autres guichets de financement confirment leur soutien, si le Conseil général des Pays de la Loire maintient son aide – trois scènes n'étant prévues à Nantes qu'afin de la décrocher –, si Jacky Pasternac est toujours partant pour le rôle de Jean-Claude, si les contrôleurs de gestion avalisent le tournage en décors naturels, si Marjorie des Marais donne son accord sur les nouveaux dialogues. Et bien sûr, avant tout, si vous acceptez ce rôle qui est pour vous, Nadia, que je n'ai écrit que pour vous, qu'aucune autre ne peut incarner car ce personnage est d'une certaine manière un reflet de vous-même, etc.

Nous aurions allégé ces derniers propos, distribués en alternance avec une description du quartier où Bristol et Saint-Clair auraient fait un tour après le déjeuner, les environs du Trocadéro s'y prêtant : un passage au cimetière de Passy, une visite aux jardins du Panthéon bouddhique, une balade jusqu'à l'île aux Cygnes si le temps le permet, sinon c'est toujours l'occasion de visiter le musée de la Marine. Cependant, malgré les efforts déployés par Bristol pour la convaincre, Nadia Saint-Clair aurait fini par refuser le rôle en invoquant d'autres engagements. Ce qui aurait alors, un peu plus tard, amené Bristol à contacter Audrey Pujol qui espérait ardemment cet emploi et l'avait fait savoir par d'incessants appels. C'est ce que nous avions planifié.

Or la défection de Nadia met à mal ce programme, il va falloir s'y faire et en construire un autre, nous allons voir si c'est possible. Le train que doit prendre Bristol n'est heureusement pas annulé, ce qui assure au moins une suite conforme à nos plans. En attendant, nous voici tenu d'improviser.

Agacé par ce contretemps, Bristol vient d'écraser rageusement la drosophile, recharger nerveusement sa cigarette électronique et refuser de répondre à un appel d'Audrey Pujol avant de prier sa secrétaire – Jessica, trente-deux ans, brune curviligne trilingue – d'aller lui prendre un hamburger chez le Serbe de la rue du Laos. Comme il se replonge en soupirant dans son

tableau Excel, avec un œil sur l'heure de se rendre à la gare, cela nous laisse un peu de temps pour présenter plus complètement cet homme.

Allons-y donc : après avoir tourné quatre ou cinq courts métrages restés confidentiels, il a réalisé une douzaine de films de fiction dans des genres divers – policier, fantastique, espionnage, guerre –, accueillis par des succès d'estime quoique sans jamais toucher un grand public même si, parmi ceux qui ont tenu plus de trois semaines en salles, on peut quand même citer *Personne suivante*, *Les Nénuphars* et *Priez pour elle* qui a remporté un Clap de bronze – c'est l'objet qu'on a vu tout à l'heure, posé sur la cheminée – aux Journées cinématographiques de Panazol, puis fait l'objet d'une controverse remarquée pendant les Rencontres de Gap, à l'occasion d'une rétrospective Robert Bristol au cours de laquelle avaient été projetés trois de ses documentaires, consacrés à un peintre (François-Marie Firmin-Girard), une chanteuse (Germaine Veillé) et un philosophe (Louis-Claude de Saint-Martin), parfois rediffusés sur une chaîne culturelle, leur auteur ayant également conçu une série de spots publicitaires pour la boisson gazeuse énergisante Bulloz, production marginale mais lucrative pour ce cinéaste qui a été marié puis divorcé deux fois mais vit à présent seul, surveille son

hyperglycémie et mesure un mètre soixante-seize : voilà qui est fait. Partons maintenant à la gare.